

## J'étais les feuilles pourries

Natalie Jean

---

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61649ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Jean, N. (2009). J'étais les feuilles pourries. *Moebius*, (123), 17–26.

## NATALIE JEAN

### *J'étais les feuilles pourries*

Il a plu, il a venté, les pétales des pommiers ont été emportés par la bourrasque sans qu'on ait pu les respirer... Il pleut encore, comment est-ce possible? Dehors, des machines grondent, arrosent, aspirent sous le déluge les derniers restes de l'hiver.

\*

J'ouvre ma fenêtre, le ciel est d'un bleu si beau qu'on le boirait. L'air pénètre dans la pièce, déguisé en caresse: notre amant est enfin de retour.

Je pense à toi; il est impératif que j'aille m'acheter des fraises.

Un rayon me chauffe le dos pendant que je ferme la porte. Je me retourne lentement, fais rouler la chaleur sur mon cou qui n'en revient pas de sortir nu.

Presque à mes pieds, deux oiseaux sont en pleine conversation, je reste immobile. Un moineau adulte, perché sur le rebord de la galerie, exhorte un petit qui l'écoute, la tête en l'air, au centre d'une dalle inondée de soleil.

Je comprends d'emblée que j'assiste à une première leçon de vol. Leur langage est limpide, c'est comme si je me souvenais de l'époque où j'étais un moineau

Le gros encourage le petit: « Essaye, t'es capable! Viens me rejoindre! » La boule duveteuse répond bravement: « J'y vais, regarde-moi! » et ébouriffe furieusement ses plumes sans lever d'un pouce. Le pro descend de son perchoir, d'une seule courbe, il s'impatiente: « Déploie les ailes au moins! » Il ouvre les siennes, ostensiblement;

on dirait un minuscule manteau d'exhibitionniste. Le petit l'imite, sauf qu'à l'intérieur, c'est doublé cachemire. Le prof fait alors la démonstration du *battement* des ailes, l'oisillon réplique avec une version style salto arrière. Maître moineau est en beau joual vert, l'apprenti recule, en sautillant, soufflé par une volée d'injures (que je ne traduirai pas ici).

Mes clés ont tinté: le grand est parti en flèche dans le ciel, le p'tit a disparu sous la galerie, dans l'herbe et les pissenlits.

J'aime marcher; à cette heure, la plupart des voitures sont sagement rangées. Je traverse le parc encasté dans la cité. Les tulipes ne s'en peuvent plus, ouvertes, offertes, jaunes, orangées et rouges. La pluie a tout lavé, les façades ont l'air neuves. Ce quartier commence à retrouver la splendeur et l'activité qu'il avait dans les années 50. Ça ressemblait alors à un mélange de Boston, de Paris et de Londres (en plus modeste); il y avait un tramway, des parades de militaires à pieds, de politiciens en auto, de bonhommes en chariot...

C'était l'époque où ma mère n'était pas encore ma mère, mais une jeune femme qui travaillait, à deux rues d'ici, dans un bureau d'avocats.

Je l'imagine, dans une grande pièce où le cliquetis des machines à écrire est constant; toutes les femmes présentes sont diligentes et laborieuses. Ma future mère est de loin la plus jeune; deux perles ornent ses oreilles; elle tape sans regarder les touches. C'est l'heure d'aller sténographier le courrier du patron, elle se lève, carnet et plume à la main, son tailleur de soie brute (cousu main par ma future grand-mère) souligne sa taille fine. Elle s'éloigne, de sa démarche adolescente, et on peut apprécier la spirale de ses cheveux noirs...

Je passe devant la gare ferroviaire, le Marché du Vieux-Port est en vue, ceinturé de fleurs. L'allée maraîchère déborde de laitues, de radis, de fraises (!) Je suis repéré de loin par mon grand monsieur de Saint-Michel-de-Bellechasse, il me tend le fruit charnu en souriant. « Ma petite madame, je vous espérais, goûtez-moi ça! » Giclée

de sucre carmin jusque dans les joues. Le défi consiste maintenant à ce qu'il en reste, arrivé à la maison.

Midi : la folie des retrouvailles avec le chéri est palpable. Tout le monde est dehors, les écrans ont été désertés, les yeux sont grands ouverts, assoiffés de vraies couleurs. Sur les terrasses, les hommes ont roulé leurs bras de chemise, les femmes ont sorti leurs jambes et les filles, leurs nombrils. Fini, le gris, le noir : aujourd'hui, on défroque !

Je suis toujours contente d'entrer chez moi. Ce n'est pas grand selon les normes nord-américaines, mais si on regarde de plus loin (de Dakar ou de Tokyo, par exemple), on peut trouver ça immense. Un cube, haut de plafond, dans un ancien immeuble industriel. Orienté au sud, il est inondé de lumière en toute saison ; à la fin de l'hiver, le soleil tape jusque dans le fond de la pièce et j'assiste à son archée complète. En entrant ici, je suis tombée amoureuse de l'horizon par-dessus les toits jusqu'au coteau boisé ; j'ai voulu vivre avec ce bout de ciel. En regardant vers l'ouest, au milieu de la côte Sherbrooke, on peut voir la maison où ma mère a grandi ; pas en Haute-Ville ni en Basse-Ville : à mi-pente.

Je sais, je pense beaucoup à elle.

Je mange les fraises avec de la crème fraîche, un peu de sirop d'érable et quelques jeunes feuilles de basilic. Mmm. J'arrose les plantes, sors mes pinceaux. *Go*.

C'est toujours étrange et curieux, pour une enfant, d'imaginer la vie de ses parents avant sa naissance. Une fois, j'ai rencontré un homme qui avait connu ma mère, je m'en souviens très bien. J'étais en secondaire II, au Collège Jésus-Marie, à Sillery (avant qu'il parte en fumée par une chaude nuit de juin).

C'était la remise du bulletin de mi-semestre qu'on devait aller chercher en compagnie d'un parent, afin qu'il puisse discuter du cas de sa fille.

Les chaises de bois avaient été remisées, l'auditorium paraissait immense, son plancher de lattes brillait. L'espace était déjà rempli de parents ; les manteaux de fourrure participaient à la solennité des lieux. Chaque professeur était posté derrière un bureau doté d'un écriteau portant

son nom et la matière enseignée; il y avait déjà une file devant le prof de latin. Au fond de la salle, les lourds rideaux de velours bourgogne encadraient la scène où trônait sœur Paula, la directrice des études, qui distribuait les bulletins au fur et à mesure des arrivées.

Ce fut à notre tour de monter sur scène. Comme j'avais de bonnes notes partout, sœur Paula nous a remis la sacro-sainte feuille avec un grand sourire. Dans ce cas de figure, nous n'avions pas à voir tous les professeurs, seulement mon titulaire, le prof de géographie, pour le compte rendu comportemental.

Je ne laissai rien paraître, mais j'étais un peu inquiète. Depuis novembre, j'avais des amies plus délurées et je m'étais découvert un merveilleux sens de la répartie. Je l'utilisais pour glisser, entre deux phrases du prof, ma dernière cabriole, ce qui faisait pouffer toute la classe. La satisfaction que je tirais de ces rires était grisante. En attendant notre tour dans la file, j'ai vu que le prof de géo nous avait repérées, j'ai senti qu'il avait hâte de parler à ma mère et ça m'a donné chaud.

C'est là que Chantal est arrivée avec son père. Un grand homme brun, avec beaucoup de cheveux, de gros sourcils et un visage bleui par la barbe jusqu'au milieu des joues.

L'expression béate qu'il a eue en reconnaissant ma mère: « Françoise, mais c'est toi!? C'est incroyable, tu as l'air tellement, tellement en forme! »

— Bonsoir Grégoire, ça fait longtemps!

Elle lui a tendu la main en souriant, puis l'a mise sur mon épaule:

— Mon aînée: Jeanne.

— Ton enfant? Elle est charmante, comme elle te ressemble!

Il nous dévisageait l'une après l'autre.

— Françoise, tu n'as pas changé, pas du tout! Dieu du Ciel, comment tu vas?

Maman restait debout, affable, attendant qu'il lui présente sa fille. Lui, extasié, s'adressant à moi:

— Sais-tu que j'ai fréquenté ta mère dans ma jeunesse, en même temps que Jean? J'aurais pu être ton père! Ah, mais c'est lui qui a remporté la palme! Hé, que c'est drôle!

À moitié cachée par lui, Chantal était rouge comme une tomate, elle regardait par terre et ne trouvait pas ça drôle du tout. C'était horrible, on ne savait plus quoi dire. Lui était tétanisé, le regard boulonné à ma mère.

J'ai chassé de mon esprit l'idée absurde que cet homme poilu puisse seulement *penser* avoir eu la *possibilité* d'être mon père. J'ai présenté Chantal, elle a tendu une main moite à maman en fronçant les sourcils et ne m'a plus adressé la parole du reste de l'année.

Qu'est-ce qui fait que je suis moi et pas une autre? Avant d'être née, je n'étais qu'un ramassis de particules éparses, de la matière en suspension. Le mélange des deux êtres nécessaire à l'éclosion de mon corps n'avait pas eu lieu. Je ne souffrais de rien, je n'étais pas.

J'étais le ciel et les feuilles pourries, une écaille de truite, un épi de maïs, une plume d'hirondelle, de la mousse; j'étais l'air, l'eau, les gaz, la joie, les larmes, les caresses à venir.

Vous souvenez-vous avoir décidé de naître? Moi non plus.

Un jour, le noyau de ma mère a avalé la semence de mon père et le mécanisme de ma fabrication a commencé. Mes parents auraient pu ne pas se connaître, alors je ne serais pas, je serais autre chose. «Rien ne se perd, rien ne se crée», nous disait le prof de physique.

Maintenant je suis moi et je veux éviter à tout prix un cadénassage de personnalité. J'essaie de me modifier: pendant quelques jours, je m'observe de près, auscultant mes habitudes, notant les manquements à l'éthique de ma nature idéale, cette utopie. Le but à atteindre semble modulable, il change, c'est selon. Selon ce que je pense, ce que je fais, ce qui se passe; la position de la lune, le nombre de sourires donnés et reçus, la possibilité de te voir, de te toucher, on ne contrôle pas tout.

Si je constate une légère amélioration dans ma *conduite*, une force gravitationnelle s'abat alors sur moi et je m'empresse, victorieuse, de m'asseoir sur mes lauriers pour retomber, inexorablement, dans le précipice de mes travers. Classique.

Exagéré.

Ça aussi d'ailleurs, il faudrait que je le travaille, l'exagération : les *toujours*, les *jamais*...

Comment naviguer dans la promesse de soi-même ?

Cette vie que j'ai reçue, c'est la seule que j'ai : à moi de vivre.

Je dois être attentive, car elle passe de plus en plus vite avec le temps, et le mode d'emploi est constamment à découvrir. Entre le moment où on existe et celui où on cesse d'exister, tout peut arriver dans l'enchaînement des secondes. La dernière survient un jour et clos le cycle. Chaque vie est complète.

Les autres certitudes n'en sont pas vraiment, elles nuisent à l'espoir, à l'inattendu de la prochaine heure. Te souviens-tu, on a voté contre les assurances coulées dans le béton qui enchâssent la pensée en faisant semblant d'être des appuis ?

Tu as voté oui.

Il est sept heures, j'arrête de peindre avec la viscérale impression que j'aurais dû le faire avant ; j'ai la nostalgie du tableau vers les quatre heures. Je me suis laissé emporter par le mouvement. Je le retourne, face au mur. Demain, je le verrai peut-être d'un autre œil.

Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude de ce genre de repentir.

Tantôt, j'essayais de calculer le nombre d'heures que j'ai passées complètement seule. J'ai vu cet espace-temps comme un solide et j'ai eu peur de l'énormité de la masse. Il faut croire que j'aime ça.

J'ai fait couler un bain, luxe souverain.

Il me manque peut-être certaines aptitudes pour vivre en société. Je travaille souvent des jours entiers sans prononcer un mot, ensuite, je vois mes amis et je parle beaucoup trop.

*L'altérité, cette zone étrange qui commence à la frontière de ma peau...*

Le flottement dans l'eau de tilleul me fait verser dans les mots fluides.

J'ai hâte que tu reviennes.

*Chez moi, je fais comme j'aime et j'aime ça.  
J'ai mis du bleu, du blanc et une forêt vierge,  
J'ai mis de l'eau, des fleurs et moi dedans.  
Mon cœur cogne, il attend ton baiser frais.*

Je ne peux m'empêcher d'imaginer l'enfant que j'aurais avec toi.

Il aurait les yeux verts. Il serait issu du croisement originel de nos regards, de la première fois où tu m'as prise par la taille, dans ta cuisine, et que je me suis laissée danser par toi. Nous l'aurions fabriqué du délice d'être ensemble, du ravissement de nos silences. En nous aimant, nous aurions inventé une autre personne.

Notre enfant descendrait de loin : nos quatre ancêtres, le souffle mêlé à celui des huit suivants et des seize autres en amont. Toute une belle gang, enchevêtrée dans ses membres, j'usqu'à l'union de deux *sapiens sapiens* vivant tout nus, sous une couche d'ozone parfaite.

Nous l'aurions façonné à l'instinct, nos formes glissant l'une dans l'autre, un jour fécond : concave, convexe. Dans mon ventre, un germe d'être humain pousserait comme une plante ; je me promènerais avec quelqu'un que je ne connais pas à l'intérieur de moi.

Magie suprême.

Un jour, dans une grande douleur, mon corps s'ouvrirait pour que notre enfant arrive dans le monde. Le bébé regarderait les étoiles d'argent qui dansent autour de mes yeux (comme le croient les Africains), mais ce serait l'odeur de mon lait. Il envelopperait mon mamelon de sa bouche avide pour boire sa force à même ma substance. Son corps rebondi, plus précieux que la prune de nos vies, serait un aimant pour nos mains qui comprendraient enfin l'essence du mot *douceur* et, par extension, celui du mot *fragile*...

Nous nous poserions des questions d'un ordre nouveau, l'horizon reculerait, poussé par une perspective de



prolongement dans le temps, doublé d'une responsabilité éternelle. Au bout de quelques jours seulement, nous aurions oublié ce qu'était le monde *avant*.

*Je goûte le rose de ta bouche, mon bébé, je bois tes petites bulles d'amour.*

En vérité, c'est de la fiction pure, très romancée, en plus. Je n'aurai pas d'enfant, même que bientôt, je serai plus vieille que ma mère.

Ma mère avait les yeux verts et le rire toujours prêt à dégringoler. Ma mère savait rêver et nous faire rêver, elle était le pilier, la cariatide de notre vie. Vingt ans de nostalgie ont achevé de polir son image. Je m'ennuie de ses bras autour de moi, du son de sa voix, de son sens de l'humour ; mais plus que tout, je m'ennuie de son regard.

Ça m'a pris du temps à me sentir heureuse. Je cherchais un gros truc, je n'avais pas encore compris l'astuce de mettre les petits morceaux bout à bout.

À une époque, je ne riais qu'avec la bouche, je m'entraînais à rire, j'étais une autre. Ma mère était morte, je voulais en devenir une. J'avais l'impression d'être en retard. Le sens de mes élans ne s'accordait pas avec celui de mon cœur. Équilibriste sur une corde souple, en suspension sur ma propre discordance, je me voyais tomber et je me croyais seule. Les jours se bouscuaient pour atteindre le nouveau siècle, je me demandais quand arriverait un homme qui me soulèverait le bassin d'une seule main pour goûter mes seins.

Je tentai des sauts périlleux, je m'inventai des réclames : « F, 28, 53 kg. Autodidacte autonome, souple, attentive, douce, contrastée, aimant paroles, images, danse, forêt, champignons, vin, après-midi lents. Recherche H *alter ego*, intelligent, heureux, spirituel, drôle, authentique, capable de soulever bassin d'une seule main. »

Cet homme, que je ne connaissais pas me manquait énormément. J'essayais d'être calme avec l'absence, je cherchais un exutoire à mes atomes en fusion. Mon corps réclamait son fruit. Chaque mois, l'espérance, balayée par le rouge, me jetait dans le vide. Tout ce sang versé pour rien.

Les mères comblées, je le sais, me regardent avec compassion. La vie trace son chemin, il y a tant de possibles. De l'autre côté de l'aspiration inassouvie, j'ai trouvé autre chose.

En fait, parfois, mon bonheur semble frôler l'indécence.

Un jour, j'ai cessé d'attendre: je me suis mise à ralentir. J'ai vu les micro-félicités onduler, foisonner dans l'air, remplies de l'espoir d'être senties par nous.

*J'ai eu le goût de goûter, un goût de vert, de tendre, d'herbes coupées, de foin fraîchement rangé dans une grange perdue; un goût de bleu, de frais, le goût des méandres transparents d'une forêt de mille ans.*

Je me suis sentie neuve comme une rivière en crue.

Un soir, un homme a dit: « Buvons à notre enfance et à la chance d'avoir un avenir! »

Et c'était toi.

La joie est contagieuse.

*Choisir, c'est renoncer.* J'ai choisi de t'aimer, je renonce à la solitude.

Je me réveille avec une image qui ressemble à une sensation. Ma mère, étendue de côté sur le sofa du salon; son ventre rond, protégé de son bras; sa hanche, comme une petite colline; mon nez, à la hauteur de son souffle: elle dort.

Je convoite l'espace chaud qui reste, entre le dossier et ses jambes à demi repliées. Avec mille précautions, je grimpe cet Everest et m'encastre avec délice. Je respire sa chaleur, mes mains se faufilent, glissent sur la peau douce de son dos; ce lieu est à moi.

Je retourne mon tableau en regardant au sol, recule de deux pas et relève les yeux.

Il n'est pas si mal. C'est un portrait de Cassandre, la fille d'une amie, d'après une photo que j'ai prise l'été dernier, au bord du lac. Des aplats, du crayonnage, certaines zones plus détaillées que d'autres; la peau manque de bleu... C'est difficile de peindre un enfant, c'est lisse. Mais

on la reconnaît, Cassandre : ses yeux réjouis, sa blondeur échevelée de fin d'après-midi...

L'autre jour, j'étais avec elle, au parc. Une autre fillette est arrivée en courant et lui a demandé d'un air grave :

— Est-ce que c'est ta mère ?

Cassandre a mis sa main dans la mienne et a dit :

— Non, c'est mon amie.